

Petit inventaire des travaux
de Guillemin sur la Commune
par Patrick BERTHIER

Le texte que l'on vient de lire est le premier, s'agissant de 1871, qui soit sorti de la plume d'un Guillemin de vingt-deux ans, partisan passionné de Marc Sangnier – dont il est alors le secrétaire – et de son mouvement « La Jeune République ». Dans la suite de ses travaux écrits, de ses conférences ou de ses émissions télévisées il n'a jamais cessé de s'intéresser à la Commune et à ses origines, puisque le dernier texte où il est question d'elle date de 1990. C'est ce long chemin que je voudrais rapidement reconstituer, en trois grands mouvements chronologiques qui se dessinent naturellement : jusqu'à 1965, autour de la Commune et de ses origines ; le centenaire lui-même, à partir de 1968 et surtout, bien sûr, en 1971 ; et une dernière étape, largement centrée sur Jules Vallès, mais qui s'ouvre dès 1962.

Guillemin a souvent raconté comment, dans les années 1930, l'étude de l'œuvre et du personnage de Lamartine lui avait ouvert les yeux sur les réalités de 1848, de même que la lecture assidue d'un Rousseau méconnu l'avait préparé à la compréhension des réalités révolutionnaires. Deux périodes, 1789-1794 et 1848-1851, apparaissent à cet égard comme des matrices de toute son œuvre d'historien littéraire et d'historien tout court. Car la Révolution mène à Napoléon Ier, et 1848 à Napoléon III ; dans le sillage d'ambition du premier, Constant et Mme de Staël, mais aussi Chateaubriand ; dans l'ombre de « Napoléon le Petit », Vigny, mais surtout Victor Hugo. De ce noyau central, 1789, 1848, partent comme les branches d'une étoile des pans entiers de l'œuvre de Guillemin : Rousseau ou Voltaire, avant 89 ; Zola et Dreyfus, et Jaurès, et Péguy après 1870... et finalement tout le premier xxe siècle, tel qu'il revit à travers un livre comme *Nationalistes et "nationaux"*¹.

1. Gallimard, « Idées », 1974, et Utovie, 2012.

Si l'on ajoute à ces branches de l'étoile une autre armature, faite de trois "obsessions" de Guillemin (la femme et le sexe ; l'argent, et ce qu'en font les « honnêtes gens » ; Dieu, et la destination de l'homme), les éléments manquants viennent se placer d'eux-mêmes : Jésus, Jeanne d'Arc, les papes, mais aussi Tolstoï ; Sand et Musset, Verlaine et Rimbaud ; et toutes les ambitions qui ne sont pas "nobles". Même les exceptions sont cohérentes avec l'ensemble : si Guillemin a tant parlé de Claudel, c'est qu'il l'a bien connu, mais aussi que sur les trois points névralgiques (amour, foi, richesse) Claudel apportait, comme on dit, de riches eaux à son moulin.

Il faut penser à tout cela quand on isole, comme je vais le faire par nécessité d'être clair, la seule partie de l'œuvre de Guillemin qui concerne la Commune. Car chez lui tout est lié, et cette évidence suffit, soit dit en passant, à rendre vaine l'idée qu'il faudrait distinguer un Guillemin "littéraire" et un autre, "historien" : il n'y a qu'un seul Guillemin, qui lit les œuvres et les faits à partir de ses convictions morales, avec – il le savait bien – tous les risques que cela comporte.

1953-1965

Le texte de 1925 sur le mur des Fédérés reste longtemps le seul de son espèce dans la première partie, traditionnelle après tout, de la carrière universitaire de Guillemin : de formation, il *est* un "littéraire", et si ce qu'il apprend sur Lamartine poète le mène dès avant l'achèvement de sa thèse (1936) à réexaminer le Lamartine de l'histoire, jusqu'à la fin de la décennie 1940 il ne s'occupe presque pas d'histoire en tant que telle.

Pour ce qui est de la Commune, il semble que ce soit non pas une volonté *initiale* de l'étudier qui ait mené Guillemin vers elle, mais un aspect, parmi d'autres, des inédits qu'il se met, à partir des années 1950, à publier en grand nombre. Si en effet le Lamartine du grand poème épique *Jocelyn* (sujet de sa thèse) mène Guillemin à 1848 et au premier de ses livres qu'on puisse appeler historique (*La Tragédie de Quarante-Huit*, 1948), puis à Bonaparte le neveu et au *Coup du 2 Décembre* (1951), le lien qui unit 1848 à 1871 ne devient visible que dans un troisième temps, lorsque le chercheur renonce à la célébration des centenaires qui l'avait guidé jusqu'alors, de 1836/1936 (*Jocelyn*) à 1851/1951 (le coup d'État), en passant par l'échec de la IIe République (1848/1948). Il faut ensuite aller plus loin dans l'étude de ce qui a entravé à ce point la liberté, l'égalité, la fraternité proclamées lors de la première Révolution. C'est sans doute ce qui fait que de la plume de Guillemin n'est jamais sorti aucun livre retraçant en tant que telle l'histoire du IIe Empire, comme si, à la façon de Hugo, il s'en était tenu éloigné volontairement ; en revanche, à peine a-t-il mis fin à son enquête sur le "coup" du 2 Décembre qu'il se jette dans l'étude, non pas directement de la Commune, mais des *Origines de la Commune*. Il faut donner son plein sens à ce "surtitre" des trois volumes consacrés à la guerre de 70, car Guillemin l'a choisi en pleine conscience de ce qu'il signifie : en 1870, plus cyniquement encore qu'en 1848, la République à peine proclamée a été confisquée par la classe dominante apeurée ; d'où mars 1871, plus radical que février 1848 ; d'où mai 1871, plus atroce encore que juin 1848.

Comment cette courbe du travail historique de Guillemin, qui nous paraît claire aujourd'hui que nous la voyons avec le

confort du recul, s'est-elle manifestée auprès du public de son temps ? Ce ne fut d'abord guère par ses conférences : non que ses convictions fussent absentes de celles qu'il faisait, loin de là, mais tant qu'il est diplomate en activité il parle surtout de ses écrivains préférés (Lamartine, Rousseau, Rimbaud...) ; les sujets historiques ne prendront toute leur place qu'après 1960. À l'écrit, en revanche, la Commune et ses origines, qui nous intéressent ici, sont présentes dès les années 50 à la fois par le biais de la littérature, et comme objet historique.

Le premier article est daté du 1^{er} août 1953, dans *Le Figaro littéraire* ; sous le titre « Ce que pensait Hugo pendant la Commune », il donne des extraits des *Carnets intimes 1870-1871* à paraître. Au même ordre de publication se rattache un article du *Journal de Genève* du 13 novembre 1954, intitulé « Une lettre inédite de George Sand sur la Commune » ; c'est là le Guillemin déjà hostile à la romancière qui s'exprime. La lettre, du 15 mai 1871, est adressée de Nohant à Dumas fils en réponse à son évocation de Paris soumis aux “pillards” ; Sand approuve tout à fait la répression versaillaise qui s'annonce et qui va rétablir l'ordre des choses : « Il n'y a pas à pleurer sur les déplacements de richesse qui vont s'opérer à la suite de la ruine de Paris. Ceux qui se laissent plumer comme des oies ne sont pas intéressants ». On imagine Guillemin découvrant cet art de la litote et ce mépris ; sous sa plume, cela donne : « [...] la voici [Sand], sous nos yeux, tous travestissements déposés, qui éclate de possessivité furieuse ». Cinq mois plus tard, sous le titre « Dans le journal de George Sand : la Commune vue de Nohant » (*Le Figaro littéraire*, 9 avril 1955), le portrait de la propriétaire ex-“socialiste” n'est, on le devine, nullement

atténué². Mais il s'agit là d'attaques analogues à celles qui, à la même époque, visent un Vigny réactionnaire au service de l'ordre : ce ne sont pas des études sur la Commune, pas plus que ne l'avait été l'article « Rimbaud fut-il “communard” ? » (*Le Figaro littéraire*, 10 octobre 1953), où le plus intéressant ce sont presque ces guillemets ajoutés à l'adjectif, en façon de pincettes avec lesquelles prendre un objet brûlant, et aussi le sous-titre : « S'il a été soldat de la Commune, il fut bel et bien aussi déserteur », qui prouve que c'est moins à la Commune qu'au jeune poète que Guillemin s'intéresse³.

Il en va tout autrement de la longue série qui s'ouvre dans le numéro de novembre 1954 des *Temps modernes* : jusqu'à mars 1960, en trois vagues successives de prépublications, les lecteurs de la revue fondée par Sartre peuvent lire l'intégralité du texte, révélé ainsi en “avant-première”, de la trilogie *Les Origines de la Commune* : 840 pages en vingt-deux livraisons de vingt à près de soixante pages. C'est Francis Jeanson, ancien étudiant de Guillemin à Bordeaux, qui lui a donné ce bel accès à la revue, dans les pages de laquelle l'ensemble de son enquête constitue un monument aussi notable que le fut la publication en volumes⁴.

2. Cet article est reproduit l'année suivante sous le titre « Le journal intime de George Sand en 1871 » dans *À vrai dire* [Gallimard, 1956], Utovie, 2011, p. 151-169. On le trouve aussi en annexe de *La Face cachée de George Sand* (Utovie, 2005), titre donné à la réédition de *La Liaison Musset-Sand* (Gallimard, 1972).

3. Cet article est repris en 1956, sans les guillemets et sans le sous-titre, dans *À vrai dire*, p. 194-200.

4. Pour le détail des livraisons des *Temps modernes*, je me permets de renvoyer à ma bibliographie (*Guillemin, une vie pour la vérité*, Utovie, 2016, p. 46-59). Le premier volume, *Cette curieuse guerre de Soixante-Dix*, publié chez Gallimard en juin 1956, a été réédité par Utovie en 2007. Les deux suivants, *L'Héroïque Défense de Paris* et *La Capitulation*, sortis en octobre 1959 et novembre 1960, ont

Importante aussi, quatre mois après la sortie du dernier tome, l'interview accordée par Guillemin à Jacqueline Piatier, « Nouvelles perspectives sur la guerre de 1870. Un entretien avec M. Henri Guillemin, historien des origines de la Commune⁵ ». C'est la première occasion pour lui de désigner clairement, dans un grand quotidien, la chaîne 1848-1851-1871 et « le troisième mouvement capital de cette libération manquée du prolétariat : la Commune », ainsi que de rappeler en quelques lignes le sujet qu'il a voulu traiter :

Si la Commune a des causes sociales, son explosion a été provoquée par un accès de colère du peuple de Paris, bourgeois et prolétaires réunis, qui comprirent peu de temps après la capitulation qu'ils avaient été joués par un gouvernement de soi-disant défense nationale. [...] le seul souci du gouvernement républicain issu du 4 septembre fut de défendre non pas le pays et son territoire contre l'invasion, mais des structures sociales menacées. [...]

Paris, subissant le siège, croyait à la résistance. Quand il eut compris, sa colère explosa. [...]

Pendant que les livraisons des *Origines de la Commune* se succédaient dans *Les Temps modernes*, deux articles isolés complétaient l'enquête : des extraits des *Mémoires* inédits de Mac-Mahon, et des notes sur le rôle de la Croix-Rouge en 70 et en 71⁶.

été repris chez Utovie en 2008.

5. *Le Monde*, 11 mars 1961, p. 9.

6. Pour Mac-Mahon, voir « Sedan, la Commune, la mort de l'Empereur », dans *Le Figaro littéraire* du 8 octobre 1955. L'autre article, « Henri Dunant, la guerre et la Commune », paru dans *La Nef* (juillet-août 1957, p. 68-73), a été revu en 1989 et figure dans *Vérités complémentaires* [Seuil, 1990], Utovie, 2015, p. 330-341.

Pour la fin de cette première période, restent à relever trois publications. D'une part, trois chapitres inédits de la grande étude sur 1870-1871 paraissent dans la revue de Sartre entre mai 1961 et novembre 1964⁷. D'autre part, à la fin de 1965, Guillemin donne une préface au livre de Michel Lhospice *La Guerre de 1870 et la Commune en mille images*⁸ – je reviens sur ce texte important dans ma conclusion ; enfin et surtout, la même année, il publie en première page du *Journal de Genève*, dans la rubrique « Le livre du jour », à propos de *La Proclamation de la Commune* du sociologue Henri Lefebvre, un compte rendu dont le titre, « Pas besoin d'être marxiste », dit l'orientation. Ce livre, qui fait partie de la collection de Gallimard « Trente journées qui ont fait la France » à laquelle Guillemin a donné un peu plus tard *La Première Résurrection de la République*⁹, est un peu à part dans ce qu'a écrit Henri Lefebvre (1901-1991), qui est plutôt un philosophe, et aussi un sociologue du marxisme dans sa relation avec la vie quotidienne ; exclu du Parti en 1958 pour antistalinisme, il n'en a pas moins continué de s'intéresser aux « problèmes actuels du marxisme¹⁰ », et c'est sans doute à ce titre qu'il a écrit son livre sur la naissance de la Commune. Le livre est fort, et Guillemin en convient. Mais, mais !

7. « Les élections de 1871 », « Paris après la capitulation » et « Bordeaux, février 1871 », *Les Temps modernes*, mai 1961, p. 1506-1532 ; mars 1964, p. 1661-1676 ; novembre 1964, p. 809-848. Ces trois articles formeront en 1971 les chapitres ii à iv de *L'Avènement de M. Thiers*, dont je parle plus loin.

8. Publiée par le Cercle européen du livre.

9. Gallimard, 1967, et Utopie, 2006, sous le titre *1848, la première résurrection de la République*.

10. Titre d'un de ses livres, plusieurs fois réédité (Puf, 1958).

Gros grief : la manie marxiste d'Henri Lefebvre. [...] Rien n'est lassant comme ces perpétuelles références des dévots à leur dieu. [...] Comme si la pensée et l'action révolutionnaire pour la substitution de l'ordre au désordre, de la justice à l'iniquité, n'avaient de prix que s'il y a moyen de leur coller le *label* marxiste ! [...] Je n'ai pas besoin d'être un marxiste inconditionnel pour reconnaître à la Commune une valeur pathétique de symbole [...].

Ce qui m'émeut, dans la Commune, ce qui m'attachera toujours à elle, c'est qu'on y a vu des gens, à la Delescluze, à la Rossel, à la Vallès, à la Varlin (celui-là surtout, quelle haute figure, bouleversante), des hommes qui ne "jouaient" pas, qui risquaient tout, et le sachant, des courageux, des immolés. Parce qu'ils avaient une certaine idée du Bien et qu'ils y vouaient leur existence même.

Ce texte d'avril 1965, à la fin duquel Guillemin associe « les Communards et les inconnus, ces milliers d'inconnus et d'assassinés » de la Semaine sanglante, me paraît à la fois la suite de la page écrite quarante ans plus tôt pour le journal de Sangnier, et l'un des meilleurs résumés du regard *moral* de Guillemin sur la Commune.

Autour du centenaire, 1968-1974

Le premier texte de Guillemin à signaler pour ce deuxième mouvement de ses travaux sur la Commune lui a été inspiré par les événements de mai 68, ou plutôt par la façon dont de Gaulle et la droite les ont, dès juin, détournés à leur profit ; intitulé « Les voleurs de révolutions¹¹ », cet article propose de reconsidérer la période 1789-1871 à la lumière de ce qui vient de se passer : une fois de plus, la confiscation. C'est

11. *Le Nouvel Observateur*, 10 juillet 1968, p. 3-6.

aussi ce regard-là sur l'histoire que développe la préface de Guillemin à un autre livre important sur 1871, la *Grande Histoire de la Commune* de Georges Soria¹² : la quasi-totalité de son texte est consacrée à la période qui va de 1789 à 1870, ce qui est, pour lui, logique puisqu'il écrit pour munir les lecteurs des outils qui leur permettront de comprendre. C'est exactement ce qui avait été l'axe de sa trilogie sur les *origines* de la Commune.

Cette préface à Soria s'accompagne d'une série de textes de la même année 1970, dans lesquels Guillemin se situe face au centenaire qui s'annonce. D'une vingtaine d'articles sur la guerre de 70, je ne retiens que ceux qui évoquent directement la Commune. Les titres parlent souvent par eux-mêmes : en avril, « Cent après la Commune. Les pudeurs de l'Histoire¹³ » ; en septembre, « La République des "honnêtes gens"¹⁴ » ; en octobre, « Rossel, militaire indigne¹⁵ » ; et en novembre, pour un numéro spécial de la revue *Europe*, des « Notules » dont le titre désigne la brièveté, mais non la minceur de contenu, car c'est comme un raccourci du livre à paraître¹⁶.

12. Robert Laffont, 5 vol., 1970-1971.

13. *La Tribune de Genève*, 29 avril 1970. Article repris dans un recueil intitulé *De l'histoire et de la littérature*, Bruxelles, C. E. P., 1975, p. 172-175.

14. « Dossier de la semaine » du *Nouvel Observateur*, 21 septembre 1970, p. 51-58 [sur les comportements de Thiers en 1870-1871].

15. *La Tribune de Genève*, 21 octobre 1970, repris en 1975 dans *De l'histoire et de la littérature*, p. 181-184. Daté du même jour, un autre article à la gloire de cet officier communard est publié, sous le titre « La tragédie de Rossel », par la revue *Construire*, périodique gratuit de la coopérative suisse Migros, à Lausanne.

16. J'ai consacré à ces « Notules » (numéro spécial sur « La Commune de Paris », *Europe*, novembre-décembre 1970, p. 22-42) une *newsletter* sur le site de LAHG (henriguillemin.org, 13 novembre 2016).

Arrivent le printemps, et l'anniversaire même du 18 mars. Là aussi, nombreux articles autour de la capitulation, dont une partie concerne la Commune : *Le Monde* publie « La défense sociale en 1871 » (14 mars), et le lendemain, dans un dossier du *Nouvel Observateur* intitulé « La Commune vivante », et auquel ont égelement participé Gilles Martinet et Jacques Rougerie, Guillemin signe un long “papier” – comme il aimait dire – dont le titre, « Des pillards respectueux », est explicité par la rédaction à partir du contenu de l'article : « Un milliard était là, en or, en billets, en valeurs, dans les sous-sols de la Banque de France : les révolutionnaires n'ont pas osé y toucher¹⁷... ». Ce texte-là aussi, cela vaut la peine d'en retenir des passages, tant les marque l'ironie propre à Guillemin quand il s'agit d'argent ; il parle des Communards, qu'il aime d'élan, à travers ce qu'ont dû penser d'eux ces initiés de la banque, et sans chercher à dissimuler sa colère :

Ces braves gens sont des légalistes, d'éperdus légalistes, comique, à leur insu [...]. Chez ces gouvernants improvisés, presque tous de très petites gens et qui ont subi le dressage institué par les classes dirigeantes, un réflexe incoercible d'obéissance à la morale qu'on leur a inculquée, touchant le “bien d'autrui” avant tout. Ils y croient en conscience, dociles comme des enfants de chœur, à cette loi première de respect et d'abstention. Et tandis que leurs maîtres, les nantis, ne sont tels, précisément, que pour avoir disposé du “bien d'autrui”, sans cesse et sans vergogne, eux, les victimes, ils demeurent pénétrés d'une considération religieuse à l'égard de la fortune acquise.

17. *Le Nouvel Observateur*, 15 mars 1971, p. 73.

Les communards ignorent tout de ce monde (« l'argent, la monnaie, les titres, la bourse ») : « Domaine réservé aux spécialistes, aux techniciens lentement formés. La simplicité bestiale de l'appropriation se dissimule, par les soins de ces messieurs, sous l'aspect, toujours entretenu, d'une complexité dont les lois sont impénétrables aux profanes. D'où la déférence médusée des naïfs », et cette façon qu'ils ont, quand on accepte de les recevoir, de se présenter « le dos rond, le chapeau à la main et le visage empreint d'une soumission révérentielle »¹⁸. Pourtant, insiste Guillemin, les communards, s'ils eussent osé, eussent mis Thiers dans l'obligation de plier. Mais non, ils demeurent « interdits, subjugués, perclus de vénération, pleins d'une espèce de recueillement devant l'or adverse [...] »¹⁹.

À côté de ces grands articles, la Commune apparaît, même brièvement, partout où Guillemin possède une tribune : dans la petite revue suisse *Construire*, déjà évoquée, à des dates et avec des titres clairs et nets : « La famine de Paris en 1871 » (17 février), « Le 18 mars » (24 mars), « La Terreur en 1871 » (16 juin) ; mais aussi dans son « Journal d'un historien » de *France-Soir* qui rappelle « Comment Thiers abandonna Paris pour mieux le reprendre » (5 mars), ou évoque « Renan après la Commune » (29 avril). La *Gazette de Lausanne*, le 5 juin, et *Télémontagne*, hebdomadaire de la même ville, les 23 juin et 7 juillet, publient des textes juste intitulés « La Commune » et qui relèvent d'un clair besoin que le plus de gens possible sachent de quoi il retourne.

18. *Ibid.*, p. 73, sauf pour les derniers mots cités qui sont p. 74.

19. *Ibid.*, p. 78.

Plus important, et dont surtout la trace nous reste, aisément accessible : un livre, une série télévisée. Le 8 avril, d'abord, est achevé d'imprimer le volume qui sert de conclusion à la trilogie des *Origines* et dont l'objet, double, est contenu dans son titre au premier abord bizarre : *L'Avènement de M. Thiers et Réflexions sur la Commune*²⁰. Les deux aspects (Thiers, la Commune) se rejoignent dans un nouvel article, plus bref, du *Nouvel Observateur* sur la Semaine sanglante²¹.

Et second événement : Guillemin, qui présente depuis des années déjà, à la télévision suisse romande, des émissions sur la littérature ou l'histoire, consacre à la Commune pas moins de douze épisodes d'une demi-heure, diffusés entre le 17 avril et le 16 octobre 1971. De façon encore une fois significative, le premier des douze s'intitule « La Révolution française » : les origines, toujours repartir des origines pour comprendre. À côté de cette série, que l'on peut voir sur internet²², Guillemin "milite" aussi pour la Commune en tant que conférencier auprès des publics qui lui sont fidèles : par exemple ceux du Club 44 à La Chaux-de-Fonds en 1973, ou en 1974 du Cercle d'éducation populaire de Bruxelles, pour choisir deux cas où on peut avoir accès à ce qu'il leur a dit²³.

20. Gallimard, 1971, et Utovie, 2001.

21. « Le boucher de Versailles », 31 mai 1971, p. 50-51.

22. À l'adresse www.rts.ch, qui permet de choisir parmi toutes les émissions de Guillemin diffusées sur cette chaîne.

23. Pour La Chaux-de-Fonds : « Le drame de 1870 et la Commune », 5 novembre 1973, bande audio écoutable sur www.club-44.ch (cliquer sur « Mémoires croisées » puis sur « Médiathèque »). Pour Bruxelles : « La tragédie de la Commune, 1871 », 29 octobre 1974, enregistrement retranscrit dans un recueil de quatre conférences intitulé *Réalité et signification de l'Histoire*, C.E.P., cahier n° 56, mars 1975 ; ici encore, reflet des convictions de Guillemin : la

C'est ce Guillemin orateur qu'un public en bonne partie nouveau connaît de nos jours, grâce aux moyens informatiques ; mais il n'y avait pour lui aucun moyen à négliger pour se faire entendre. Aussi bien continua-t-il, jusqu'à sa mort, *et* à "laïusser", comme il disait souvent dans ses lettres, *et* à écrire. Ce fut le cas, aussi, pour son cher Jules Vallès.

Fidélité à Vallès (1962-1990)

Guillemin a lu Vallès dès sa jeunesse, mais n'a écrit pour la première fois sur lui qu'en 1962, sous la forme de préfaces aux trois romans formant le cycle largement autobiographique de *Jacques Vingtras : L'Enfant* (1879), *Le Bachelier* (1881) et *L'Insurgé* (posthume, 1886)²⁴. Ces préfaces, il y tenait, car il les a réutilisées deux fois : d'abord en 1973 dans le quatrième de ses recueils d'articles²⁵, puis en 1990 dans un volume sur Vallès où il les fait précéder d'une introduction nouvelle qui les complète²⁶. Ces préfaces de 1962 sont un texte fondateur qui se décline selon plusieurs modes. Parmi les conférences, deux, qui ont lieu au Cercle d'éducation de Bruxelles en 1973 et 1980²⁷, ne sont que des

première des conférences [une par soir, celle sur la Commune est la dernière] est consacrée à la Révolution, la deuxième à l'Empire, la troisième à la IIe République.

24. Lausanne, Éd. Rencontre, 3 vol.

25. « Vallès et sa trilogie », *Précisions* [Gallimard, 1973], Utovie, 2015, p. 261-330.

26. *Du courtisan à l'insurgé. Vallès et l'argent*, Arléa, 1990, réédité par Utovie en 2014 sous le titre *Vallès, du courtisan à l'insurgé*. L'introduction nouvelle occupe les p. 7-20, les trois préfaces les p. 23-131.

27. La première, « Le grand Vallès » (30 octobre 1973), a été reprise en volume (C.E.P., Cahier n° 50, 1974) ; c'est la quatrième d'un cycle de quatre prononcées

échantillons car Guillemin a donné dans sa vie bien plus de mille conférences qui sont très, très loin d'avoir été répertoriées (le pourrait-on, d'ailleurs ?) et il y en a sûrement eu plusieurs autres sur Vallès. Mais il y a aussi les articles, qui s'égrènent régulièrement au fil des ans et nous attestent la fidélité de Guillemin à l'écrivain et à l'homme.

Le premier en date est un des plus remarquables. Intitulé simplement « Le cas Vallès », il a été publié dans le *Journal de Genève* du 10 octobre 1964²⁸ ; Guillemin y donne un aperçu à la fois de la trilogie romanesque elle-même et de l'image de Vallès dans la critique de son temps, et termine sur la sincérité de son double engagement de communard et d'écrivain (aussi bien romancier que journaliste). En 1966, deux autres articles notables : Guillemin ouvre pour la revue *Europe* « Le dossier Vallès aux archives de la police²⁹ », et rappelle par ailleurs la façon dont il est passé de la tentation de la « carrière », dans sa jeunesse, à l'abnégation du militant et du combattant³⁰.

en quatre jours (comme toujours lorsque Guillemin était invité par cette association) et dont les trois premières sont consacrées à Rousseau, Voltaire et Rimbaud : orientation, donc, un peu différente et moins purement historique. La seconde, de contenu sûrement proche vu son titre (« Grandeur de Jules Vallès »), a été donnée en octobre 1980 dans un cycle de trois dont les deux premières étaient consacrées à Chateaubriand et à Robespierre ; elle ne semble pas avoir été publiée.

28. Tous les articles du *Journal de Genève* et de la *Gazette de Lausanne* sont en accès gratuit sur le site www.letempsarchives.ch, de consultation délicate depuis qu'il a été inutilement rendu plus complexe (en utilisant l'aide on y arrive...).

29. *Europe*, avril-mai 1966, p. 135-154, repris dans *Pas à pas* [Gallimard, 1969], Utovie, 2015, p. 405-430. Il y est question notamment de la surveillance exercée sur Vallès jusqu'au 28 mai 1871, où il parvient à quitter la France (p. 413-415).

Comme dans le cas de la Commune considérée en elle-même, Guillemin parle de Vallès partout où on lui en donne la possibilité : dans *La Tribune de Genève*, par deux fois³¹, mais aussi bien dans *Constellation*³². Lorsque Roger Bellet, le grand pionnier des études sur Vallès, édite le premier volume de ses *Œuvres* dans la « Pléiade » – tout ce que Vallès a écrit jusqu'à 1870 inclus –, Guillemin ne manque ni de saluer la qualité du travail de Bellet (qu'il connaît et qu'il estime), ni de mettre à nouveau l'accent sur ce qui est pour lui l'essentiel³³. Puis il consacre dans *Le Monde* un article à « Arthur Arnould, l'ami de Jules Vallès³⁴ », et un autre, lors du centenaire de sa mort, au titre assumé (« Vallès, le “forban” fraternel³⁵ ») et dont le texte est, à nouveau, un rappel de points forts à ses yeux : la haine dont Brunetière et Bloy accablèrent Vallès, à peine sa tombe refermée, parce qu'il avait été communard, mais aussi ce qu'a de poignant « l'illusion lyrique » lisible dans l'article de Vallès du

30. « La “route sans fleurs” », *Le Nouvel Observateur*, 13 juillet 1966, p. 28-29.

31. « Jules Vallès n'a pas voulu se taire sur les sujets délicats » (18 octobre 1967) et « Jules Vallès a posé les vraies questions » (20 août 1969). Ces titres suffisent à établir combien Guillemin se sentait proche d'un tel homme.

32. « Salut à Vallès », mai 1969, p. 96-103. La présence de Guillemin, pour près d'une vingtaine d'articles entre 1968 et 1970, au sommaire de ce mensuel trouve son explication dans le fait qu'il était alors contrôlé par les éditions Rencontre.

33. Voir « Jules Vallès : la Révolution au cœur », *Le Nouvel Observateur*, 17 mai 1975, p. 60-61.

34. *Le Monde*, 4 septembre 1981. Jean Chérasse parle de ce communard dans sa contribution au présent volume (voir p. 91).

35. *Le Monde*, 15 mars 1985.

27 mars 1871, lorsqu'il croit, après les élections, à un avenir de lumière³⁶.

Guillemin célèbre encore le « Cher et grand Vallès » dans la revue des amis de l'écrivain³⁷, et à nouveau dans *Le Monde*, à l'occasion de la sortie du *Jules Vallès* de Max Gallo, auteur dont il apprécie la probité³⁸ : article très chaleureux envers le biographe, mais surtout, une fois de plus, prise de position en son nom propre. Deux extraits caractéristiques :

[...] à l'égard de Jules Vallès j'éprouve plus qu'un parti pris favorable ; quelque chose comme une démesure d'amitié fraternelle.

Nous ne savons plus, nous n'imaginons même plus aujourd'hui ce qu'était au dix-neuvième siècle la condition ouvrière. Vallès a connu juin 1848 et cette récidive énorme, monstrueuse, de mai 1871. C'est pourquoi il appartient, viscéralement, au "*parti qui saigne*"³⁹.

La dernière fois que la signature de Guillemin figure au bas d'un article consacré à Vallès, c'est dans la revue *Politis*, au moment de la publication chez Arléa de *Du courtisan à l'insurgé*. Le texte de Guillemin, intitulé « Jules Vallès vendu et racheté », met logiquement l'accent sur le sujet de son livre (« Vallès et l'argent ») et ne concerne donc la Commune que de biais ; j'ai surtout aimé le texte qui accompagne l'article,

36. Cet article, comme tous ceux du *Cri du peuple*, est accessible dans le tome II de la « Pléiade », publié en 1990 (pour celui-ci, p. xx-xx).

37. Voir *Les Amis de Vallès*, n° 3, octobre 1986, p. 5-10.

38. « Jules Vallès l'insurgé sentimental », *Le Monde*, 18 novembre 1988.

39. Ces mots de Vallès étaient déjà cités par Guillemin (sans leur source...) dans sa conférence de 1973 à Bruxelles (voir C.E.P., cahier n° 50, p. 154).

et auquel son auteur, Jacques Bertin, a donné un joli titre en forme d'écho à Vallès, « Henri Guillemin : enfant, historien, insurgé⁴⁰ » ; venu voir l'auteur dans sa maison de La Cour-des-Bois, il brosse de lui un portrait dont les toutes petites touches symbolisent son essoufflement de très vieil homme – mais « enfant », c'est-à-dire resté fidèle à ses convictions et à sa certitude qu'il faut travailler, jusqu'au bout. Ici encore, je retiens ce qui me semble le plus significatif :

Vieux solitaire, vieux ronchonneur, vieux bagarreur, vieux charmeur dont le visage soudain s'éclaire d'un sourire enfantin, aux yeux étrangement bleu lac. Il est pressé, il est affairé, il parle vite, il sait où il va. Il se dirige à toute vitesse dans ses révoltes, ses passions, son honnêteté intellectuelle, ses scrupules. Nous l'y suivons en l'aimant. C'est un jour d'hiver d'un ciel très clair, dans la Bourgogne superbe, vers Cluny.

[...] Dévoreur de travail, de causes, de temps. Indigné. Constructeur. Un historien catholique. Complètement historien. Un peu moins catholique. [...]

Mystérieux. Au travail. Choses importantes. Causes.

Et sur le seuil, au départ, comme nous parlons de quelqu'un qui, à Paris, fait l'actualité : "Je suis un ours, je ne connais personne".

Continuez longtemps.

Ces deux mots sont les derniers de ce texte ; j'ignore tout à fait l'âge de Jacques Bertin, et ce qu'il connaissait de l'œuvre de Guillemin quand il a écrit ces lignes, mais l'« enfant historien insurgé », je trouve qu'il a su le cueillir au vol ;

40. *Politis*, 8 mars 1990, p. 71. *Du courtisan à l'insurgé* avait été mis en vente le mois précédent.

j'avais moi-même passé quelques heures à La Cour-des-Bois en juillet 1989 (ce fut notre dernière conversation), et c'est bien ce même homme, physiquement épuisé et mentalement infatigable, dont j'avais emporté le souvenir. Qu'il s'agisse de la Commune ou de tout autre sujet, il restait *en éveil*.

Pour clore toutefois cette présentation en revenant à la fois à un Guillemin en pleine maturité et à la Commune en elle-même, je voudrais citer deux passages de sa préface, évoquée plus haut, au grand livre de Michel Lhospice *La Guerre de 1870 et la Commune en mille images*. Je commence par la seconde citation, où il évoque les cadres de l'armée réunie par Thiers et qui s'apprête à écraser la Commune. Guillemin a dit, juste avant, comme, à Metz autour de Bazaine, mais à Paris aussi, ils avaient été peu actifs (litote) dans la résistance aux Prussiens :

Cette fois les généraux se réveillent. [...] nous les retrouvons effervescents, crépitants, magnifiques d'entrain martial. C'est qu'à présent, ils sont à leur affaire, que cette guerre-ci est la bonne, que c'est contre les ouvriers, enfin, qu'on tire, puisque c'est "l'ordre" qui est en question, [...] l'ordre qui battra son plein lors de la Semaine sanglante. [...] Parce que, maintenant, l'heure est venue du triomphe pour les "honnêtes gens". Parce que la société va retrouver ses bases et que c'est merveilleux, c'est exaltant, ce Siège de Paris par l'armée française⁴¹.

Ce sont les derniers mots de cette préface à l'emporte-pièce, dans laquelle Guillemin résume en quatre pages sa vue

41. *La Guerre de 1870 et la Commune...*, op. cit., p. 5.

cavalière des événements, détaillée quelques années plus tôt en trois volumes. L'autre citation, elle, se trouve assez près du début de la même préface. Guillemin a commencé "bille en tête" par son évocation du 4 septembre et de la trahison mise immédiatement en place par le gouvernement dit de défense nationale. Au bout d'une page, il exprime un scrupule que je ne crois pas hypocrite, mais qui vole en éclats après quelques lignes sous le coup de la colère, intacte après des années d'études des faits. Et, s'agissant de la Commune, j'aimerais finir par cet autoportrait indirect d'un homme qui, en effet, n'a jamais admis l'iniquité – ou, d'un mot qu'il employait souvent et qui pour lui était plus fort encore, la déloyauté :

J'ai tort de m'abandonner à des jugements et à des véhémences, alors qu'il faudrait s'en tenir au calme de l'objectivité, sans commentaires. Un exposé, seulement. La clarté d'un récit en forme d'épure. Mais le moyen de ne pas participer, quand l'affaire nous concerne tous ? *Le moyen de rester impassible, même dans l'impartialité ?*⁴²

C'est tout Guillemin, ces deux dernières phrases... et c'est bien ce qui fait, comme disait l'homme de *Politis*, que « nous le suivons en l'aimant ».

42. Même préface, p. 2. C'est moi qui souligne.